

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean Éthier-Blais
Une vie en écriture

Michel Gaulin

Number 54, Summer 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39096ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

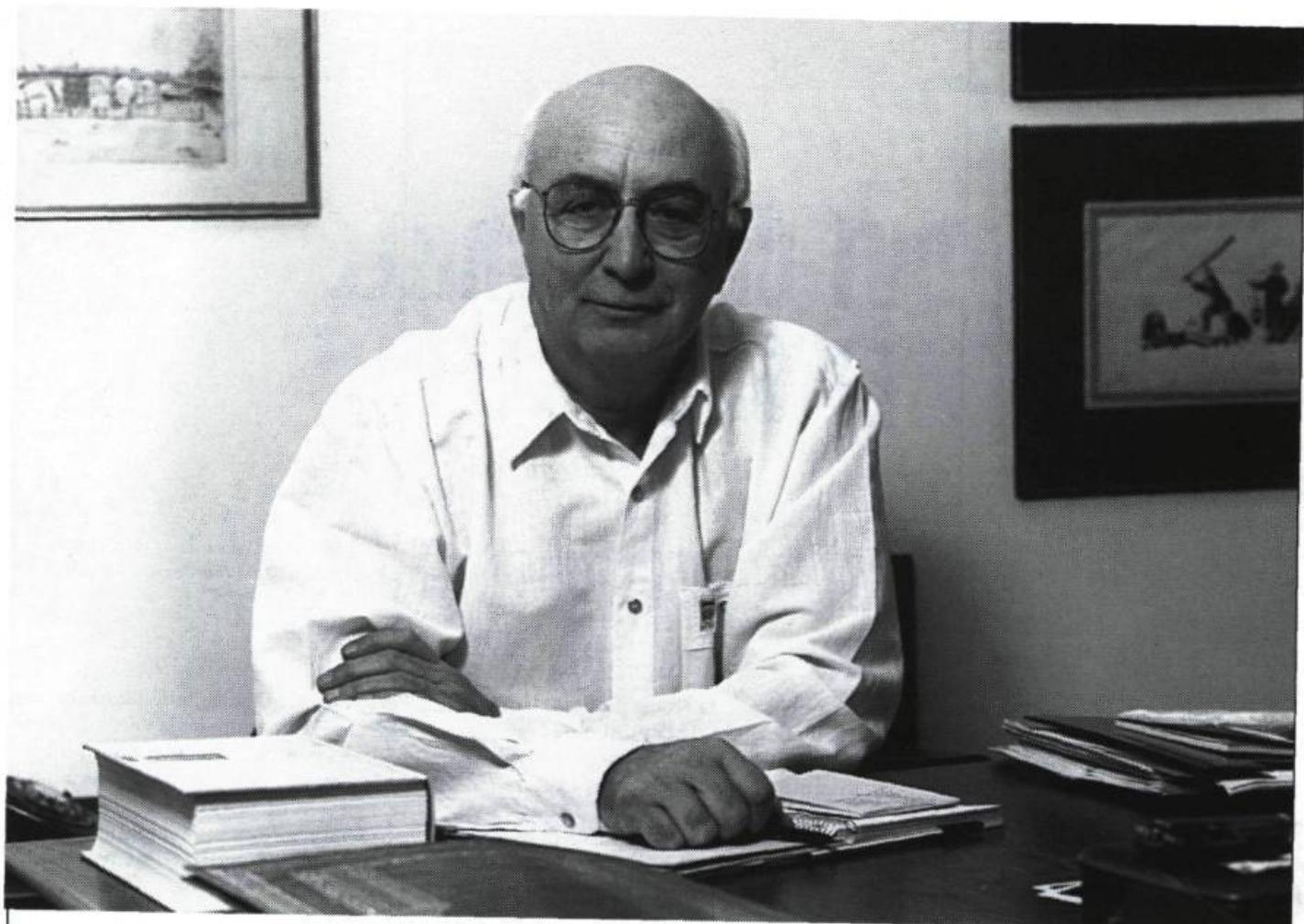
0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gaulin, M. (1989). Jean Éthier-Blais : une vie en écriture. *Lettres québécoises*, (54), 10–13.



Jean Éthier-Blais

Une vie en écriture

Interview
de Michel Gaulin

Rencontrer Jean Éthier-Blais, c'est s'offrir, chaque fois, un plaisir sans mélange. L'homme vit dans un décor simple, dépouillé, d'un goût exquis. Il respire la culture. Il a l'esprit tantôt tendre, tantôt ironique, jamais plat. Il parle avec facilité, et d'abondance. Et avec une grande générosité. De son passé, certes, mais surtout de son œuvre, impressionnante déjà, et encore en pleine évolution. Aucun doute possible en écoutant cet homme : la littérature, la chose littéraire est au cœur de sa vie. Quel regret de ne pouvoir livrer ici qu'une partie bien fragmentaire d'une interview remarquable tant par la qualité et l'étendue de son propos que par la richesse des aperçus de tous ordres qu'elle ouvre sur une carrière d'écrivain exemplaire dans nos lettres. Quelle meilleure façon de commencer, sinon in medias res, en invitant Jean Éthier-Blais à parler d'abord du rôle de la lecture dans sa vie.

M.G. Jean Éthier-Blais, commençons, si vous le voulez bien, par parler de lecture. J'ai toujours été frappé, dans votre œuvre, par ce que j'appellerais le dialogue entre la lecture et l'écriture, l'une nourrissant l'autre, en quelque sorte. Quel genre de lecteur êtes-vous, et comment l'exercice de la lecture influe-t-il sur votre écriture?

J.É.-B. Je n'ai jamais séparé la lecture du plaisir de la lecture. C'est-à-dire que quand j'ai commencé à lire, — j'étais très jeune, j'avais peut-être quatre ans, peut-être cinq ans, — j'ai lu des choses par plaisir. Et ce plaisir est devenu un plaisir d'autant plus agréable que la lecture m'amenait à me retrancher de mon camp familial. Je prenais mon livre et je parlais, j'allais m'installer dans un grenier ou dans une chambre, fermée à clef de préférence, où personne n'entrait, et là je pouvais me livrer pendant des heures au plaisir de lire et au plaisir de l'imagination.

Et mon imagination remplaçait les images. J'ai peu lu d'ouvrages illustrés, même dans mon enfance. Le texte lui-même, les lignes qui se suivaient sur la page, cette admirable composition du texte qui devient, en soi, une image, une image qui bouge comme dans les paravents chinois, où on déroule le paravent et l'image continue, — on voit toute la trajectoire du récit sur le paravent à mesure qu'on le déroule, — eh bien, pour moi, enfant, les pages du livre représentaient ce déroulement de l'histoire.

J'aimais, déjà, enfant, prendre un livre et le lire, c'est-à-dire tout simplement tourner les pages pour engranger des images abstraites en noir et blanc. Et je le fais encore aujourd'hui. C'est pour moi un très grand plaisir de lire sans lire, c'est-à-dire de voir comment un auteur conçoit son texte par blocs — un auteur comme Stendhal, par exemple, qui écrit des petits paragraphes qui se suivent les uns les autres de façon très très nerveuse, ou un auteur comme Proust, au contraire, qui remplit ses pages, inonde les pages de mots et de phrases et de lignes en noir et blanc. Eh bien, pour moi, cette disposition du texte sur la page c'est aussi un critère de science d'écriture et de conception esthétique de l'écriture.

Il va sans dire, naturellement, que le mécanisme de construction d'une pensée, comme celui du montage psychologique, représentent également des plaisirs, au même titre, bien évidemment, que le style, lorsque style il y a...

M.G. Vous avez fait brièvement allusion à votre enfance. Il serait tentant de vous faire parler longuement de ces années de latence par rapport à l'écriture, dont vous parlez toujours si bien et de façon si émouvante. Mais, dans le cadre restreint qui nous est ici imparti, je voudrais que nous concentrions principalement notre attention sur votre cheminement d'écrivain. Est-il juste de dire que le déclenchement immédiat de la carrière d'écrivain, cela a été votre entrée au *Devoir* en 1961?

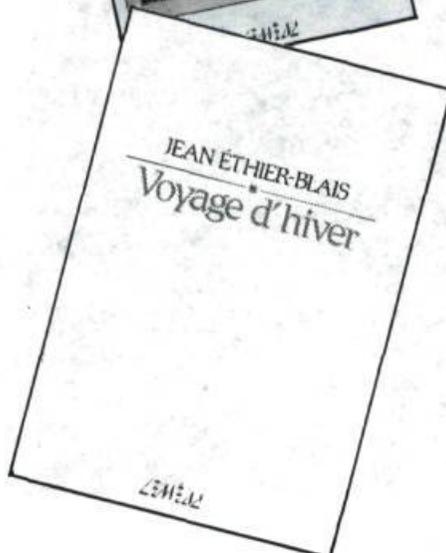
J.É.-B. Oui, parfaitement. Déjà, en France, des amis me disaient : « Mais pourquoi n'écrivez-vous pas ? ». Or, je me refusais à cela; je ne voulais pas être écrivain. Pourquoi? Je ne sais pas. Peut-être pour refuser ce plaisir à mes parents, pourtant morts tous les deux à l'époque, mais dont ça avait été le rêve que d'avoir un de leurs enfants écrivains. Peut-être aussi parce que je sentais que ce serait une occupation permanente et que mon côté malgré tout passif — nous avons tous cela — m'empêchait d'accepter cette réalité superactive dans laquelle je vis maintenant.

Alors, je suis entré au *Devoir* — je l'ai raconté tellement de fois, je ne vais pas le raconter de nouveau — tout à fait par hasard. Je comprends maintenant que c'était un appel pressant du destin. Mais, en même temps, le destin m'a donné une très dure leçon parce qu'il m'a fait me développer dans un genre qui n'est pas le mien, c'est-à-dire la critique littéraire. Je ne suis pas un critique littéraire.

M.G. Voilà bien, de votre part, une affirmation pour le moins étonnante...

J.É.-B. Je suis un critique littéraire en ce sens que je peux lire un livre; j'ai la formation. Je lis un livre, je sais ce qu'il y a dedans, je peux parler de ce qu'on dit ou de ce que raconte l'auteur, et puis je peux porter un jugement sur une œuvre — j'ai beaucoup lu. Instinctivement, tout ce que j'ai lu se replace, les armées, les corps d'armées se mettent en branle, les généraux sont là, sabre au clair, et les colonels, les capitaines, tout le monde est en place. Donc, je peux faire de la critique littéraire, et puis j'ai acquis avec le temps — j'en fais depuis vingt-huit ans — une sorte de maîtrise de la technique. Je connais tous les trucs. Ce qui fait que je suis un critique littéraire, mais ce n'est pas ma véritable nature.

C'est cela la vengeance du destin que j'ai fait attendre longtemps : il m'a mis dans une case qui n'est pas exactement la mienne. Très tôt, je me suis rendu compte que là n'était pas mon véritable registre. Parce que, aussitôt après avoir commencé à faire de la critique littéraire, un jour, encore presque par hasard, j'ai commencé à écrire *Mater Europa*, et j'ai écrit jusqu'à la fin. À partir de mes articles de critique littéraire, ce petit livre s'était formé en moi et là, pffit..., il fallait qu'il sorte. Il est sorti très, très vite, en quinze jours, trois semaines au maximum.



C'est alors que je me suis dit : «Puisque essentiellement je suis plutôt un créateur d'imagination qu'un critique, je vais essayer de fondre les deux aspects de ma personnalité». C'est ce qui a été très difficile à accepter; c'est ce que le public a accepté difficilement, surtout les auteurs. C'est-à-dire que mes articles de critique étaient en quelque sorte un miroir dans lequel je me mirais moi-même autant que l'auteur. Et s'il y a quelque chose de déplaisant pour un auteur, c'est cela. C'est de n'être que la moitié de l'article, de ne constituer que la moitié de la présence dans un article de critique. Mais enfin, cela, je ne pouvais pas m'en empêcher puisque c'était mon tempérament.

M.G. Qu'estimez-vous avoir accompli en tant que critique littéraire?

J.É.-B. Eh bien, je dirais, sans vouloir pour autant paraître me vanter plus qu'il ne convient, que j'ai, d'une certaine façon, lancé la littérature québécoise. Dans toute l'histoire de la littérature québécoise, personne n'a autant parlé d'écrivains québécois que moi. Que voulez-vous, en 1960, qui parlait de littérature québécoise? Il y avait Gilles Marcotte, de temps à autre, mais il parlait surtout de livres français qui correspondaient à son école de pensée. Le Frère Lockquell, quant à lui, écrivait à Québec et il ne parlait pas particulièrement des livres québécois. Ou alors, quand un livre très

important paraissait, genre *Bonheur d'occasion*, — c'est un ouvrage-charnière, quand même, dans notre littérature, — ou *Trente Arpents*, des livres qui étaient reconnus à l'étranger, alors on en parlait. On parlait, comme cela, à titre épisodique des écrivains québécois. Moi, ce que j'ai fait, c'est que j'en ai parlé de façon continue, et comme d'une littérature qui existait véritablement. J'ai parlé des écrivains québécois comme faisant partie d'une littérature, alors qu'avant on parlait d'eux comme écrivains québécois qui peut-être, un jour, auraient un prix en France.

Et puis, en fin de compte, toutes ces années consacrées à la critique littéraire, cela a été quand même pour moi le point de départ d'une écriture. J'ai appris mon métier, en réalité; j'ai appris mon métier d'écrivain. J'ai appris à écrire une phrase française en faisant ce métier de critique littéraire.

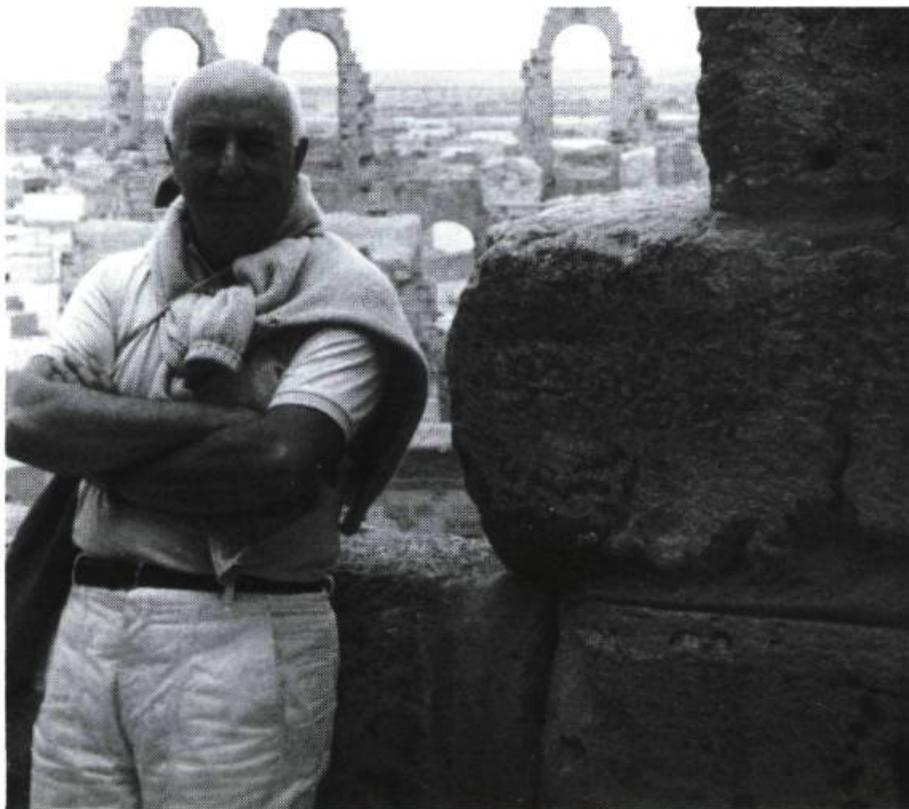
M.G. Est-ce que, en même temps, ce travail au *Devoir* n'a pas influé sur la façon dont votre œuvre s'est développée? Je constate en effet qu'au moment où vous êtes passé à la littérature d'imagination, vous avez d'abord commencé par publier des nouvelles, c'est-à-dire des textes courts. N'était-ce pas là, en partie du moins, un effet de l'habitude d'avoir à produire pour *Le Devoir*, toutes les semaines, un texte court?

J.É.-B. C'est toujours le même problème qui se pose. C'est l'obstacle à vaincre. J'ai écrit des nouvelles parce que je ne voulais pas écrire de roman. Je n'ai pas écrit, au départ, parce que je ne voulais pas me livrer — c'est de cela qu'il s'agit, en fin de compte. J'ai commencé à écrire de la critique parce que je ne voulais pas écrire de nouvelles ou de poésie. Ensuite, j'ai écrit des nouvelles parce que je ne voulais pas écrire un roman. Maintenant, j'ai écrit deux romans, qui sont considérables, en tout cas par le nombre de pages. Donc, quand je m'y suis mis, j'ai rattrapé le temps perdu. Mais je crois que mon véritable registre, c'est le roman. Et c'est ce que je ferai désormais. Je ferai des romans.

M.G. Il me semble, effectivement, que vous avez maintenant franchi une étape dans votre carrière d'écrivain. *Les Pays étrangers*, paru en 1982, était déjà, à mon avis, un roman très réussi, mais c'était un roman qui portait encore sur la matière de votre vie, étant donné que vous y racontez, sous un voile bien transparent, l'histoire de François Hertel et de son apostasie. Votre nouveau roman, *Entre toutes les femmes*, me paraît appartenir à un autre ordre d'idées. Est-ce que cette œuvre marque, pour vous, un nouveau départ?

J.É.-B. Oui. D'abord au point de vue technique. Parce que j'ai compris une grande leçon de l'écriture après avoir écrit ce roman. Ce que j'ai voulu faire, c'est précisément éviter, non pas le reproche que vous avez fait en disant : «*Les Pays étrangers*, c'est encore un reflet de vous-même», — cela, je m'en étais rendu compte, — mais éviter cette situation un peu fautive, d'écrire des livres qui portent, en réalité, toujours la marque de leur auteur, la marque biographique de leur auteur — d'être témoin, plus qu'un écrivain d'imagination. Alors, je me suis dit : «Le prochain livre que j'écrirai sera un livre aussi objectif que possible, où je n'interviendrai pas du tout».

Tout cela fait que j'ai voulu écrire un livre très objectif. Et je me suis rendu compte, après l'avoir écrit, qu'il n'y a aucun livre qui soit plus subjectif. C'est peut-être le livre où je me livre le plus, beaucoup plus que dans *Les Pays étrangers*. Je suis passé à un autre niveau. Je me suis rendu compte, après avoir écrit ce livre, que plus l'écrivain est objectif, plus il est subjectif, qu'on ne se découvre soi-même, et on ne se révèle et on ne parle bien de soi que lorsqu'on parle des autres, et uniquement des autres, que c'est à ce niveau de profondeur que se situe la révélation de soi. Je



Jean Éthier-Blais aux ruines d'El-Djem
(Tunisie 1988)

me révèle plus en créant un personnage de petite fille mongolienne et en racontant sa mort atroce, qu'en décrivant très longuement le périple intellectuel, psychologique, moral, religieux de Hertel-Germain Laval, que pourtant je décris de façon très objective. Cette petite fille, qui est le symbole de l'amour rejeté, elle est peut-être aussi le symbole de l'amour que moi je n'ai jamais ressenti, mais qui loge au fond de moi, à l'état virtuel ou inchoatif, tel un *daimôn*. C'est peut-être là la réalité que j'ai voulu décrire...

M.G. Si vous permettez, Jean Éthier-Blais, je voudrais passer maintenant, en conclusion, à un autre aspect de votre activité et parler brièvement de ce congrès mondial du PEN Club que vous organisez pour le mois de septembre de cette année. Parce qu'à côté de votre activité solitaire de créateur, vous avez également été un écrivain qui a été très présent sur la place publique, dans les débats de société que nous avons connus ces dernières années, et surtout un écrivain qui a été au service de l'écriture et des écrivains. Voulez-vous nous parler un peu de votre engagement de ce côté-là, nous dire ce que représente votre action au PEN et ce que peut signifier ce congrès pour la littérature d'ici?

J.É.-B. Vous parlez d'engagement dans la société. Je crois qu'il est essentiel pour tous les écrivains, à un moment ou à un autre dans leur vie, de se manifester en tant qu'écrivains et d'assumer la responsabilité de leurs confrères. C'est un acte d'écriture, qui est aussi important que d'écrire un livre. Je crois qu'il faut, une fois dans la vie, cet engagement. Moi je le fais maintenant. Après le congrès du PEN Club, j'aurai fait mon devoir. J'estimerai que j'ai le droit très strict de retourner à mes travaux et de faire mon œuvre d'écrivain sans plus me préoccuper des autres, sauf peut-être dans le cas des écrivains en prison qui sont, comme vous le savez, l'une des principales raisons d'être du PEN. Ce n'est plus alors seulement une réaction d'écrivain, mais une situation d'homme.

Nous, du Centre francophone canadien du PEN, organisons donc, de conserve avec nos confrères de l'autre Centre canadien, celui de langue anglaise, dont le siège social est à Toronto, ce congrès mondial, qui se déroulera en deux volets — trois jours à Toronto, trois jours à Montréal — et qui devrait mobiliser environ sept cents personnes. Nous atten-



ons des écrivains de très grand renom, dans toutes les langues du monde, par exemple Czeslkw Milosz, le prix Nobel.

Le volet montréalais sera accompagné de beaucoup d'activités adventices comme, par exemple, un très grand lancement de livres québécois, un festival du film d'auteurs et la création d'une grande cantate sur le thème de l'écrivain et de la paix, dont l'écriture a été confiée à un jeune compositeur de grand talent, Michel Longtin. Dans l'ensemble, notre organisation marche très bien.

Cette organisation m'a permis, aussi, de comprendre le mécanisme de la quête des fonds dans notre société. J'ai trouvé cela très intéressant que de rencontrer des hommes d'affaires, des magnats de la presse, de l'industrie et de discuter avec eux de l'organisation de ce congrès et d'essayer de les convaincre de participer à nos activités. Cela m'a beaucoup beaucoup intéressé. Cela m'a ouvert une porte sur un monde que j'ignorais et que je ne fréquenterai jamais, mais que j'ai trouvé intéressant parce que j'ai vu les mécanismes de décision à l'œuvre. Et je me suis trouvé en face de gens souvent très intelligents et de véritables mécènes. Par exemple, Hydro-Québec et Alcan donneront désormais tous les ans

chacun dix mille dollars — c'est-à-dire, ensemble, vingt mille dollars — au PEN Club, à notre Centre, pour donner un prix à un écrivain de la francophonie. C'est admirable quand on y pense...

M.G. De sorte que vous voyez ce congrès comme un stimulant puissant pour notre monde littéraire...

J.É.-B. Très puissant. Et je dois ajouter que nous faisons notre congrès dans l'harmonie la plus étroite avec les autres sociétés littéraires les plus importantes, comme, par exemple, la Société des Écrivains, mais surtout que nous avons la collaboration la plus étroite de l'Union des écrivains québécois et de son président, Bruno Roy, qui est un homme d'un grand sérieux, excellent organisateur, et qui a le plus profond respect, comme il se doit, de la chose littéraire. C'est très intéressant pour nous de constater qu'il y a autour de ce congrès une unité de pensée chez les écrivains québécois et au sein des organisations qui les représentent.

M.G. C'est sur cette note optimiste que nous vous quittons, Jean Éthier-Blais, en vous souhaitant plein succès et en vous remerciant de vous être prêté de si bonne grâce à cette interview. Merci. □